



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DES GRAVURES JOINTES AU JOURNAL.

Chapeau en paille de riz, orné de marabouts, des magasins de Mme Arundel, rue de Ménars, n. 8. Robe en étoffe brochée des magasins de M. Delisle, rue de Choiseul. Mantille en application de Bruxelles du magasin de Mme Besnard, rue de la Bourse, n. 8.

PREMIÈRE FIGURE. — Costume de cavalier, composé d'un Habit droit à basques courtes et sans échancrure sur la hanche; Culotte en daim; Bottes à revers. — **DEUXIÈME FIGURE.** — Redingote droite à schall; Pantalon demi-collant. — **TROISIÈME FIGURE.** — Enfant de sept à huit ans; Blouse à corsage juste agrafé.

Longchamp en 1834.

On ne nous demandera pas sans doute de nouveaux détails historiques sur Longchamp; ce journal en contient, et des plus curieux. Courons au plus pressé; ne parlons que de l'aspect de cette promenade importante; de ce vaste raout annuel consacré à la mode, et qui, bien que contrarié un peu par le tems, n'en a pas moins, cette année, rempli en grande partie son but.

En effet, le soleil si beau, si revivifiant de mars s'était voilé; il ne se montrait qu'à de rares intervalles, comme pour ranimer un peu cette foule immense qui débouchait de tous les côtés de Paris;

foule riante, parée de ses plus beaux habits, jalouse de plaire, moqueuse ou approbatrice, suivant l'occasion, et saluant, en passant, et le fronton de la Madeleine, et l'obélisque que Luxor nous envoie, et ces vastes et magnifiques galeries que notre industrie va occuper en reine victorieuse avant qu'il soit un mois.

Mercredi l'affluence n'était pas considérable, mais jeudi elle a augmenté; vendredi elle a été considérable, bien que la pluie ait contrarié la fin de la journée. Les équipages les plus brillants, les cavalcades les plus nombreuses, se succédaient sans interruption au milieu des Champs-Élysées, envahis de toutes parts par les promoteurs de tous les rangs; de tous les âges, de tous les états,

Les uns et les autres sont devenus pour nous les sujets de nombreuses observations; nos carnets se sont enrichis de notes, et pour long-tems nous avons à fournir nos lecteurs de modes, d'innovations de toutes sortes qui datent du Longchamp de 1834.

Aujourd'hui, nous nous contenterons de faire remarquer qu'il y a généralement progrès; le bon goût, le naturel l'emportent sur le faux. Les femmes, les hommes, dans leurs costumes, dans leurs coiffures, recherchent un *confortable* auquel nous n'étions pas accoutumés, mais que l'on ne saurait trop louer, trop encourager. Il y a plus de diversité, l'on est moins imitateur que les autres années; enfin, cette tendance, dont le bien-être général est le résultat, nous a frappé d'une façon toute particulière. Il faut espérer maintenant que l'on ne manquera pas d'y persévérer.

NOUVEAUTÉS.

— Ce n'est pas tout qu'une robe extraordinaire, bizarre, qui ne s'est jamais vue; ce n'est pas tout d'avoir en sa possession un dessin à nul autre pareil; d'être sortie de chez Delisle, Burty, Brousse ou Pradher, avec une étoffe brillante d'éclat, incompréhensible dans sa composition de laine, de fil et de soie; il reste un point essentiel, indispensable, pour pouvoir se féliciter de sa nouvelle parure: c'est le choix de la ceinture qui doit l'accompagner, c'est l'assortiment de mille nuances qui distinguent nos tissus à la mode, et qui doivent se reproduire autour de la taille sur ces rubans riches et épais que nous avons adopté pour ceinture lorsque nous ne portons pas sur nos robes un long ruban de gaze ou de taffetas noué devant la taille. Ces articles, dont on comprend l'importance, nécessitent sou-

vent trop de courses et de recherches pour qu'on ne nous sache pas gré d'indiquer les magasins de MM. Pussey et Chavy comme renfermant dans ce genre l'assortiment le plus complet, le mieux choisi, le mieux en harmonie avec *les besoins de l'époque*. Il s'y trouve là d'innombrables quantités de rubans dans tous les genres, pour ceinture, chapeau, collier, etc. Beaucoup de charmantes fantaisies y sont réunies, tels que de petits tours de cou, désignés sous les noms de *Figaro*, *Agnès*, *Maintenon*, etc. Cette composition de fichus entourés de *plissés*, de *rubans-blondes* ou autres, sied très bien à la physionomie. Des pointes, des écharpes, des tabliers de toutes étoffes et de toutes broderies, des éventails, des *koras* de Chine, délicieux mouchoirs pour hommes comme pour femmes, et enfin un assortiment de gants du premier choix et d'un prix très-modique, sont les attractions qui doivent attirer les acheteurs aux magasins de nouveautés de la rue Choiseul, n° 15, en face de chez M. Delisle.

— On a vu à Longchamp plusieurs redingotes à corsages en pointes, telles que celles dont nous avons donné le modèle dans notre Numéro du 25. Les étoffes de soie ont été le plus généralement employées: la mousseline ne se portera que dans quelques semaines.

— Pour redingote on a employé beaucoup de *fontanges*. Ce tissu de soie ressemble au gros d'été sur lequel sont brochés de petits dessins, tels que *pois*, *aman-des*, *trèfles*, etc. Sur un fond brun, un semé vert ou nacarat est d'un joli effet.

— Les étoffes écossaises n'ont encore été prises que par les grandes élégantes. Pour toilette de promenade ou de visite, elles font un effet charmant. On portera beaucoup de ces robes avec des canezouts brodés.

— Les pélerines pareilles aux robes, étaient encore nombreuses à Longchamp. Cependant, sous quelques cachemires, on

apercevait des mantelets de blondes dont la forme gracieuse et la nouveauté du dessin faisaient reconnaître les magasins de M. Violard, rue Choiseul n° 2. Des robes en pékin peint avaient autour du corsage des mantilles de blonde d'une forme nouvelle. Coupées en biais et ne formant point de plis, elles descendaient très-bas sur les manches. Cette coupe est charmante, et a encore mérité à M. Violard l'approbation de toutes les élégantes.

— Certainement les manches resteront éternellement larges du haut et plus ou moins serrées vers le poignet. Toutes les modes de Longchamp l'attestent encore cette année. Le peu d'intervalle entre les jours de Longchamp et la publication de ce Numéro nous forcent à remettre de plus longs détails au Numéro suivant. Quant aux chapeaux, la majorité est, comme de coutume dans cette saison, crêpe ou paille de riz avec la branche de lilas. Beaucoup de formes capotes.

LES BÉDOUINS ET LEURS FEMMES.

La paresse des Bédouins est leur vertu favorite, d'autres diraient leur péché capital. Habités à vivre de peu, ils se contentent du lait de leurs chèvres, de leur chair quand elles vieillissent, et de couscous, qui n'est autre chose que de la farine cuite.

La culture des céréales n'exige guère de peines ! Les Bédouins ont de mauvaises charrues à l'aide desquelles il grattent la surface de la terre à deux ou trois pouces de profondeur, sèment et ne s'inquiètent plus de rien jusqu'à la moisson. Vous croyez sans doute qu'au moins ce sont eux qui labourent ! Détrompez-vous ! les fils d'Allah ne doivent pas travailler ; ils dirigent le cheval, la vache, le mulet ou l'âne qui tire la machine aratoire ; mais ce sont les femmes qui pèsent sur la charrue.

Il faut du bois dans un ménage, même dans un ménage en plein air ; la femme est obligée d'aller le couper dans les montagnes et de le rapporter sur son dos. Il faut de l'eau ; quelle que soit la distance à laquelle se trouve la fontaine, les femmes y vont puiser, et reviennent courbées sous le poids qui les accable. C'est encore elles que regarde le soin de moudre le blé, de cultiver les légumes, et, chose plus incroyable, d'enlever la tente lors des émigrations, de l'emporter avec les ustensiles de cuisine et les provisions, et de la dresser de nouveau.

Étendus sur l'herbe pendant la journée, les hommes gardent les troupeaux ; et malheur aux femmes, si le repas n'est pas prêt lorsque la nuit ramène le maître indolent. Tous les jours nous voyons les Bédouins montés sur leurs chevaux ou leurs mules, qui n'ont pas d'autre fardeau, se diriger vers la ville avec les provisions placées sur le dos de leurs femmes. Les Arabes, qui les regardent comme des bêtes de somme servant à quelques usages de plus que les autres, trouvent cela tout naturel ; les femmes, ainsi élevées, trouvent cela très-bien ; nous seuls, dans le pays, sommes révoltés de tant de brutalité, et nous culbuterions parfois le barbare cavalier, et lui jetterions volontiers sa femme, ses provisions et sa monture sur les épaules.

La dot d'une jeune fille se compose de vêtements ; son amant s'engage à la nourrir, elle, sa mère et ses sœurs, lorsque le beau-père meurt. Le jour de la cérémonie, une matrone purifie la fiancée, et on la mène chez son mari, qui n'a jamais vu sa figure. La journée se passe en jeûne et en prières ; mais, depuis le coucher du soleil jusqu'au jour, ce sont des danses, des folies, des orgies continuelles. Le lendemain matin, on expose à la porte de la mariée le voile nuptial. Les Bédouins font bien moins de cérémonies : leur paresse naturelle et l'obligation où sont leurs femmes de travailler continuellement seules un

ciel brûlant, les forcent à transgresser la loi et à laisser aller celle-ci à visage découvert. Les jeunes gens connaissent donc leurs épouses futures, au moins de vue. Le père du jeune homme donne à celui de la fille une vache, ou un bœuf, ou quelques moutons, et l'autre donne son enfant en échange. C'est une véritable vente.

Les Kabiles, Arabes montagnards, sont très-basanés; leur peau est presque noire. Ils sont tous charbonniers ou bûcherons; ainsi que les Bédouins, ils sont déguenillés et presque nus.

Tous ces sauvages, à quelque tribu qu'ils appartiennent, s'habillent pendant dix ans avec une couverture de laine façonnée (bernouss); ceux qui ne marchent pas pieds nus se font des mocassins avec des peaux de mouton ou de chèvre non préparées. Ils en coupent un lambeau ovalaire, aussitôt après avoir dépouillé l'animal et pendant qu'il est encore chaud; ils le percent de petits trous tout autour, y passent une corde et y enferment le pied en fronçant la peau comme une bourse. Ils sont nus sous leur bernouss; quelques-uns seulement ont une culotte à la turque. Leur tête est couverte d'un bonnet grec sur lequel ils placent un mouchoir blanc; ils les fixent l'un et l'autre avec une corde en poils de chameaux contournée cinq ou six fois autour de la tête. D'après tout cela, et quand on sait que pour rien au monde ils ne quitteraient leur manière de vivre, n'est-on pas étonné de les voir tous aimer un argent en apparence inutile? Cependant vous allez voir qu'ils en ont souvent besoin. Ils vivent par tribus : les tribus sont divisées en douares de 10, 20, 30 tentes. Ces douares ou ces tribus se font presque continuellement la guerre, et toujours le vainqueur brûle et vole le vaincu. L'argent enfoui dans la terre est destiné à remplacer ces pertes.

Chaque tente est une véritable arche de Noé. Hommes, femmes, enfans, jeunes filles, jeunes garçons, poules, chiens, chèvres,

vres, moutons, vaches et chevaux, tout est confondu. Il n'y a aucune séparation établie, ils couchent pêle-mêle, sans pudeur, sans dégoût et sans crainte.

Telle est en raccourci la vie des habitants de ce beau pays que la France arrose de son sang et paie de son numéraire. Voilà ce que sont les descendans de ces Numides, fameux dompteurs de chevaux, que Salluste nous a si bien décrits. Si depuis tant d'années ils n'ont rien gagné sous le rapport de la civilisation, du moins ils n'ont rien perdu en valeur et en bravoure. A une demi-lieue sud de Bone, sont les ruines de l'ancienne Hippone, dont le savant saint Augustin fut évêque. Quand on pense à tout ce que l'éloquence de ce grand homme a fait ici même, et à l'état de férocité et de barbare obscurantisme où sont plongés les descendans de ses auditeurs, on se livre à de pénibles réflexions et l'on conçoit tout ce que de semblables matières ont dû inspirer au génie de Volney.

(*Marine et Colonies.*)

DÉCOUVERTE DE BAINS ROMAINS.

Des bains romains viennent d'être découverts dans la commune de Saint-Vincent-de-Paluel (Dordogne). Le nom de *Paluel*, évidemment dérivé de *palus* (marais), avait frappé M. l'abbé Audierne. Il visitait le château qui porte ce nom, placé sur une roche inaccessible et entouré de marais, lorsqu'il aperçut un fragment de brique romaine. Il s'informa, dans l'endroit, si l'on trouvait souvent de semblables débris, et fut conduit par un habitant vers une fontaine dont les eaux sont très-abondantes. Là, il rencontra des cimens, des briques, et une quantité de tombeaux en pierre, qui bordaient le ruisseau formé par la fontaine. Puis, à deux ou trois cents

pas plus loin, une maisonnette bien insignifiante, mal bâtie, recouverte en grosses pierres plates, et qui semblait, au premier coup d'œil, incapable de fixer un seul moment l'attention, le conduisit pourtant à la découverte des bains romains.

Il aperçut dans le mur qui fait face à la fontaine une arcade à plein-cintre dont les voussours sont si bien liés qu'ils paraissent d'une seule pièce. Le cintre est entouré d'un cordon en briques. Au-dessus était une ouverture dans le genre des petits cintres qui décorent la tour de Vésone, mais dont il ne reste que quelques traces. Dans le mur, on aperçoit encore quelques pierres carrées, semblables à celles de l'amphithéâtre de la Cité.

Ayant demandé à entrer dans l'intérieur de la maison, M. l'abbé Audierne n'y aperçut rien d'antique. Une cheminée cachait l'arcade qui était murée. Dans la cour, se trouvaient des débris d'un ciment si dur, qu'on l'eût pris pour de la pierre, et le propriétaire assura qu'il en trouvait chaque fois qu'il fouillait. Prié de renouveler l'expérience, elle fut en faveur de son assertion, et sa pioche même indiqua les bains, car elle vida une baignoire.

Elle est parfaitement conservée : le ciment est intact et le conduit pour l'écoulement des eaux n'a pas été endommagé. Parmi les débris retirés de cette baignoire, qui est la seule que M. l'abbé Audierne ait fait vider, il s'est trouvé une hache celtique, une quantité de marbre blanc qui a servi à un pavé, un enduit peint à fresque, dont les principales couleurs sont le bleu, le jaune, le vert et le rouge, et enfin plusieurs briques d'une pâte extrêmement fine, ainsi que des morceaux de poterie rouge et noire. Tous ces débris sont en la possession de M. l'abbé Audierne.

Maintenant, qu'étaient ces bains ? Étaient-ils publics ? faisaient-ils partie d'une ville romaine ? On serait tenté de le penser, en songeant à la grande quantité des tombeaux qui les entourent. Mais ce

pays est si peu fertile, il semble si peu fait pour avoir nourri une nombreuse population, que les doutes deviennent presque insurmontables.

SALON DE 1834.

Après le salon carré vient la galerie d'Apollon, galerie immense où souvent l'on est arrêté par l'embarras du choix, car les productions de toutes sortes s'y pressent et plusieurs d'entr'elles attirent particulièrement l'attention.

Au premier rang, nous retrouvons un délicieux tableau de chevalet de M. Paul Delaroche : c'est *Sainte Amélie aux pieds des autels avec ses deux filles*. Rarement on a vu un ouvrage à l'huile peint avec plus de délicatesse. Les accessoires, les têtes, les mains, sont traités avec un talent merveilleux. Ce tableau est destiné à l'oratoire de la reine : il ne peut manquer d'être un de ses plus précieux ornemens.

Les discussions élevées entre les partisans des écoles nouvelles ont fait un peu oublier les anciens peintres, M. Horace Vernet entr'autres. Outre *l'Arrivée de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans au Palais-Royal* en 1830, il a exposé une scène d'*Arabes dans leur camp* écoutant l'un d'eux raconter une histoire, qui attire tous les regards. Il est difficile d'être plus dramatique. Chacune des têtes des personnages est une étude consciencieuse. Au milieu du camp est un cheval blanc, vu par derrière, qui, à lui seul, est un véritable chef-d'œuvre.

A la suite de ces deux productions je ne puis me dispenser de placer le *Retour de l'île d'Elbe*, par M. Bellangé. C'est le récit simple, fidèle, et par cela même fort dramatique, d'un des plus grands événemens de notre histoire contemporaine. Déjà il avait été reproduit par la lithogra-

phie, mais ce n'est pas une raison pour lui refuser les éloges qui lui sont dus. Napoléon, le bataillon de l'île d'Elbe, le lieu de la scène, le mouvement d'enthousiasme des troupes qui se précipitent au devant de leur ancien général, tout est rendu avec autant de talent que de vérité.

J'ai parlé des *Femmes algériennes* de M. Eugène Delacroix, pour en louer des parties remarquables, mais il n'en saurait être de même pour sa *Bataille de Nancy*. On ne sait que penser de ce peintre en voyant sur cette toile immense ces groupes de combattans tout aussi peu animés que des figurans de mélodrames, se ruant les uns sur les autres à la fin d'un acte. Croirait-on encore que des personnages placés sur les plans les plus éloignés sont aussi grands que ceux qui se dessinent sur le devant du tableau! Autant je me trouve disposé à applaudir au talent de M. Delacroix, qui a donné de si brillantes espérances, autant je le blâmerai de se jeter dans une route aussi fausse, aussi funeste pour sa réputation, pour son avenir.

Dans la galerie d'Apollon, comme dans le salon carré, M. Decamps accapare encore les promeneurs. Là, c'est sa *Défaite des Cimbres*, qui est devenue, pour le prix de six mille francs, la propriété de l'un des directeurs du Vaudeville, de M. Arago; ici, c'est le *Corps de garde sur la route de Smyrne à Magnesie*. Les figures de ce tableau sont admirables de finesse, de vérité et d'expression. Il n'y a qu'un reproche à adresser à son auteur, c'est d'abuser quelquefois des tons bruns et rouges.

La *Captivité de Vert-Vert* par M. Granet est digne du pinceau auquel nous devons la *Mort du Poussin*. Il y a un charme tout particulier jeté sur cette scène d'intérieur, dans laquelle le pauvre oiseau retenu par une sœur est agacé par les autres qui lui offrent des fruits et des sucreries, et ce charme est produit par l'art avec lequel M. Granet sait faire courir la lumière autour des personnages qu'il groupe sans aucune difficulté. Chaque nouvel ouvrage de

ce peintre augmente sa réputation, et l'établit sur des bases d'autant plus solides qu'il ne livre au public que des tableaux terminés avec le plus grand soin.

La Mort de Pierre-le-Cruel, de M. Durupt, est une scène historique traitée avec un certain air de vérité qui plaît, mais on ne peut s'empêcher d'être surpris de l'espèce de soin que le peintre a pris de rassembler une si grande quantité d'ignobles figures. Tous les soldats qui entourent les combattans sont épouvantables : les Bas-kirs, les Cosaques de 1814, sont auprès d'eux de jolis garçons.

M. Gigoux, dont le nom est au bas d'une foule de petits sujets gracieux, a donné cette année plusieurs portraits et tableaux. Parmi ces derniers, on remarque *le Comte de Comminges reconnu par sa maîtresse*, *Saint-Lambert* et *M^{me} d'Houdetot*, et *la Bonne Aventure*. La tête de la jeune femme, dans cette étude, me rappelle M^{lle} Morals de la Comédie-Française. Il y a du drame dans la scène de Comminges et de la grâce dans celle où M^{me} d'Houdetot reçoit fort habilement de Saint-Lambert un billet doux que celui-ci lui glisse dans la main en descendant le grand escalier du parc de Versailles.

La Tentation de saint Antoine, de M. Brune, a la prétention de rappeler les peintres d'une école qui ne fait plus d'élèves. Elle renferme des parties traitées avec talent; mais ce n'est pas là un sujet capable de recommander l'artiste aux regards des amateurs.

Suivant les idées du plus grand nombre, les femmes ne sembleraient pouvoir se livrer à l'étude de la peinture que pour traiter de gracieux sujets, que pour composer des tableaux de petite dimension. Quelques-unes cependant ne craignent pas d'aborder l'histoire, les grands sujets, et M^{me} Dehéraiz est de ce nombre. Son *Christ au jardin des Oliviers* est une page recommandable, et qui annonce de la part de son auteur des études sévères et bien dirigées. La tête du Sauveur est d'une

belle expression, et les anges qui l'entourent sont dessinés avec autant de grâce que de sentiment.

M. Aligny a exposé un grand paysage historique, composé d'après *la Parabole du Samaritain*, sujet heureux, mais qu'il a traité trop froidement. Élève ou imitateur de M. Ingres, M. Amaury-Duval a peint un *Jeune Pâtre découvrant un bas-relief antique sur le bord d'un ruisseau*. Ce tableau offre des parties bien traitées, mais d'autres m'ont paru fausses, et généralement il y a de la froideur dans cette composition.

Une actrice du théâtre du Palais-Royal, M^{lle} Duchemin, a fait faire son portrait par M. Amiel. Si M^{lle} Duchemin est ressemblante, c'est une fort jolie femme ; mais il me semble que l'artiste aurait pu donner à son regard quelque chose de moins langoureux.

CH. D'ARGÉ.

Album.

— Il y a quelques jours, à Londres, dans l'après-midi, deux enfans, l'un de six et l'autre de neuf ans, jouaient ensemble sur le bord du canal de Grosvenor à Punlico, lorsque tout-à-coup le plus jeune tomba dans l'eau la tête la première. Le plus âgé se précipita sur-le-champ dans le canal. Après avoir un instant flotté sur l'eau (dans cet endroit le canal a dix pieds de profondeur), les deux enfans disparurent. Par bonheur, en ce moment, passait auprès du canal M. Peel, imprimeur, avec M. Regan, comédien d'Asteley, suivi de son beau chien de Terre-Neuve, Néron, bien connu par les représentations dans lesquelles il a figuré sur différens théâtres.

M. Peel avait vu les enfans s'enfoncer sous les eaux : il jette aussitôt une pierre à l'endroit même où ils avaient disparu, et excita Néron à l'aller chercher. Le chien

plongea à l'instant même, et ramena l'aîné des enfans. Les vêtemens de l'enfant s'étaient déchirés pendant que le chien revenait en nageant au bord du canal ; l'intelligent animal plongea de nouveau, et se ressaisit de son fardeau, qu'il déposa sur le bord du canal. A peine Néron eut-il mis l'enfant en lieu de sûreté, qu'il se jeta de nouveau dans le canal, où le plus petit enfant avait déjà surnagé deux fois ; et, après avoir plongé quelques secondes, il reparut, tenant dans sa gueule le pauvre enfant évanoui.

Plus de deux cents personnes réunies sur le bord du canal applaudissaient aux efforts de l'excellent animal. Les enfans revinrent bientôt à eux, après que les secours nécessaires leur eurent été prodigués. On ne peut se figurer les caresses dont leur libérateur fut l'objet : c'était un véritable triomphe pour le généreux Néron.

— Un bal charmant a été donné à Lyon par tous les artistes réunis. Une des circonstances les plus piquantes de cette fête fut l'hommage de couronnes et de vers offert à des femmes remarquables par des mérites différens. Voici ceux adressés à M^{me} Valmore :

A M^{me} MARCELINE DESBORDES-VALMORE,
EN LUI OFFRANT UNE COURONNE DE LAURIERS CACHÉE
SOUS DES FLEURS.

Toi, qui bientôt dois revenir
Nous faire oublier ton absence ;
Valmore, qu'un doux souvenir
Au milieu de nous te devance !
L'éloge reste en notre cœur ;
Sans rougir reçois notre offrande ;
Car nous avons fait, par pudeur,
De ta couronne une guirlande.

Des lauriers cueillis par ta main,
Nos fleurs te décrochent la trace ;
Nos fleurs se flétriront demain,
Tes lauriers reprendront leur place.
Chère à ton cœur, à plus d'un droit,
Garde à ton front notre couronne,
La postérité te la doit,
Et notre amitié te la donne.

— Voici comment sont classés les objets présentés pour la prochaine exposition des produits de l'industrie, savoir : meubles, étoffes, machines et décors. Les

meubles occuperont la galerie située entre le pont et les Champs-Élysées ; les décors, celle qui se trouve devant le ministère de la marine ; les machines, celle qui est devant le Garde-Meuble ; enfin les étoffes , celle qui est située entre le jardin des Tuileries et le pont de la Concorde.

— Dans les *Quatre Ages du Palais-Royal*, M. Théaulon a trouvé le moyen de placer un adroit éloge de notre première comédienne, éloge que le public ne manquera jamais d'applaudir. — J'ai vu la petite Mars hier, dit un des personnages de l'époque qui vit ses débuts. — Eh bien ! que dis-tu de la débutante ? répond un autre. — Ce que j'en dis, reprend le premier...

Pour mieux juger son avenir,
J'ai bien regardé la petite,
Et je soutiens qu'à réussir
Elle n'aura pas grand mérite.
En effet, grâce et sentiment,
Maintien décent, voix douce et pure,
Air ingénu, regard charmant,
Elle doit tout à la nature.

— *Le Bravo*, ce roman de Fenimore Cooper, qui, l'année dernière, occupait nos loisirs, a déjà fourni le sujet d'un opéra italien pour lequel Marliani a composé une partition chaleureuse, dont le succès a été consigné dans ce journal. *La Vénitienne*, drame en cinq actes, que vient de donner la Porte-St-Martin, est également extraite de cet ouvrage. M. Anicet-Bourgeois, qui en est l'auteur, s'est cependant en plusieurs endroits écarté de l'original. Il a su jeter un intérêt immense sur ce personnage du Bravo, assassin soldé par la république de Venise, retrouvant tour à tour sa maîtresse, une fille qu'il aime, et que le hasard place dans les situations les plus pénibles et les plus dramatiques.

Au dénouement entre autres, le Bravo reçoit du Conseil des Dix l'ordre de poignarder sa maîtresse ; son refus entraînerait la mort de son père, la sienne même ! La Vénitienne, fatiguée de la vie, le tire d'embarras en se poignardant. Bocage est extrêmement remarquable sous les traits du Bravo. M^{lle} Georges, qui représente la Vénitienne, a de beaux momens. Ce drame est destiné à une longue suite de représentations.

L'EAU DE NINON DE LENCLOS réunit de plus en plus les suffrages du public par ses précieuses qualités. Sans avoir les inconvéniens des corps gras et des odeurs fortes, qui gâtent la peau et sont très-nuisibles pour la santé, cette Eau donne une grande fraîcheur ; elle raffermi la peau, la préserve des rides et de l'impression de l'air ; elle est souveraine pour nettoyer la peau à la sortie des bals, des spectacles et de toute espèce de poussière ; parfaite pour la barbe, les yeux et les dents, elle tient l'haleine très-fraîche. L'usage de cette Eau est un préservatif contre l'air contagieux. Les flacons de l'EAU DE NINON ont toujours figuré dans les cadeaux de noces et de fêtes. Cette Eau se vend au seul dépôt, rue du Helder, n° 1, chez M. Sellier-Meslin, à la Mère de Famille. Chaque flacon, sur son étiquette, porte les lettres initiales de la propriétaire, qui sont F. R. D. L. pour prévenir les contrefaçons. On donne un prospectus. Les départemens et les pays étrangers, demandent franco. Les flacons sont de 3 fr. et de 6 fr.

DENTS A SIX FRANCS. — LÉON, Médecin-Dentiste, rue de la Chaussée d'Antin, n° 8. La ressemblance et la solidité de ses ouvrages ne laissent rien à désirer, et lui ont mérité la confiance d'une belle clientèle.

NETTOYAGE DE DENTS A 3 FRANCS.

A ce Numéro sont jointes les planches 1050 et 1051.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

31. Mars 1834.

N^o 2032.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra.

Modes de Long-champs.